

Et, comme la presque totalité des Françaises, j'adorais tant mes aises, et vivre dans ma coquille !

Refuser était cependant une imprudence. Si le travail s'amoncelait sur ma table, serais-je toujours sûre de pouvoir le faire ? Seule, il ne servait souvent qu'à me donner du superflu ; mais je n'étais pas seule.

Mon départ fut décidé et même brusqué, mon premier article devant paraître plus tôt qu'il m'avait été dit.

Je laissai donc à Suzanne largement de quoi vivre et de la copie à finir. Je la confiai à Félicie, la vieille dentellière qui me sert d'habitude et, lorsque je suis absente de Paris, s'en retourne dans ma chambre à Belleville, reprendre son tambour et ses fuseaux. Elle les préférait bien à tout ; mais le métier ne la nourrirait pas, si elle n'y ajoutait les soins à donner à mon ménage.

Félicie, autrefois, était fermière en Normandie. Des deuils, des pertes d'argent, "le malheur, Madame, le malheur !" l'ont jetée en épave dans la grande ville.

"J'y suis mal, je ne sais plus où aller, me dit-elle tristement avec le grand geste de désolation résignée de ceux qui n'attendent plus rien, j'ai plus de cheux nous nulle part !"

Mon voyage fut long, fatigant, terrible. Roulant de ville en ville, d'hôtel en hôtel, je poussai activement mon enquête, multipliant les interviews, prenant des notes, rentrant brisée le soir dans un logis de passage, ayant encore, avant de songer au repos, à rédiger mes articles, sous peine de faillir à ma tâche, d'arriver trop tard.

Oh ! comme la pensée de l'enfant que j'avais promis de ne point abandonner soutenait alors mon énergie ! L'image de la jeune fille s'idéalisait pour moi, devenait le but, la raison de l'effort, doublait la joie que j'éprouvais à réussir ! Suzanne occupait ma pensée, toutes mes actions convergeaient vers elle, comme les barques reviennent le soir à leur point d'attache. Je l'avais vraiment adoptée, cette petite ; de loin mieux que de près, je m'en rendais compte, et aussi de la place qu'elle prenait dans ma vie.

Je lui écrivais souvent, me montrant certainement dans mes lettres plus expansive que je savais le paraître en réalité. Je relatais les événements de mon voyage, je me faisais gaie et jeune pour l'amuser.

Elle me répondait mal. Aucune de ses lettres ne m'apportait le plaisir que j'en attendais, ce qui me faisait penser :

"Combien peu de femmes savent écrire !"